

AINSI FINIT LA MAISON DU MALTAIS
(Diaspora Sfaxienne, 2000, p257)

C'était un bel après-midi de décembre; pas l'ombre d'un nuage dans le bleu profond du ciel, le soleil était encore haut; il devait être dans les environs de seize heures.

je descendais la rue Général Chanzy et, arrivant à la rue de la République, j'avisai, à quelques mètres de là, un marchand ambulant de casse-croûte tunisiens, face à l'épicerie CALAFATIS.

Malgré les précédents bombardements la ville persistait à vivre: beaucoup de monde dans la rue, foule à laquelle se mêlaient quelques soldats italiens et allemands de l'arrivée d'occupation. Le marchand venait de me tendre le casse-croûte lorsque les sirènes se mirent à hurler instinctivement je levai la tête: tout là-haut des avions, des bombes en chapelets; au sol tes premières explosions. Mon casse-croûte à la main j'entre dans le bar Fantasiow, plein à craquer de gens affolés; à côté de moi, dans l'embrasure, un jeune soldat allemand tenant à la main un paquet de figues sèches, partout des explosions, l'apocalypse. Tout-à-coup un vacarme infernal, des hurlements, de la poussière partout, la panique, la mort: une bombe qui n'explose pas est couchée derrière le comptoir... sauve qui peut !...

Oui mais dehors c'est l'enfer, une pluie incessante de bombes; je cours puis me ravise, aussitôt me réfugie dans un salon de coiffure sur la place. Spectacle désopilant : le coiffeur, debout, impavide, le rasoir toujours à la main, considère, ahuri, stupéfait, ses clients, tous allemands, aplatis à plat ventre, recroquevillés contre les murs de la boutique. Oui, mais eux savent depuis El Alamein qu'on peut sauver sa peau en s'écrasant à terre.

Je ne me souviens plus si j'ai mangé ce casse-croûte ? je ne sais, simplement je prends mes jambes à mon cou et cours vers la maison. Oh là la ! l'église en a pris un coup, j'y entre malgré les risques. Partout des gravats, là-haut, dôme et voûtes éventrés; dans la rue de l'église même désolation ! Une femme hagarde me saisit au passage : « vous n'avez pas vu Erald ? »; alors qu'elle m'interroge j'ignore que soeur

Dorothee est morte ou en train de mourir là-haut, à quelques mètres de moi, dans la maison des soeurs.

Je tente de rassurer cette dame et je poursuis. Aïe ! pauvre piazzetta ! Adieu la place Lavigerie ! des ruines, des intimités mises à nu, même l'armature en béton de l'immeuble GIGLI n'a pu le sauver de la destruction. Je grimpe les escaliers quatre à quatre, vais-je trouver ma grand'mère vivante ? et ma soeur ? et la vieille voisine Marietta ? et la famille IACCONO ? Dieu soit loué ! la maison est intacte, ses habitants vivants.

Le soir même nous sommes partis, ma grand'mère, ma soeur et moi, en compagnie de la famille SCOTTO : Donna Pépina, Mastro Giovannino, Saverio, Mélina, Pauline, Hélène; nous sommes tous allés nous réfugier dans la villa de François et Margot ESPANOL, sur la route de Maharsa, celle qui longe l'oued Agareb derrière la jardin public.

Ce soir-là, l'histoire sonna le **glas de ce** qui avait **été** le **SFAX de nos jeunes** années.

Henri CALZARELLI

(1) le bar " FANTASIO " était **situé au rez de chaussée de** ' la maison **du** maltais '